



HAL
open science

La pudeur: de la morale à l'éthique

Béatrice Reverdy

► **To cite this version:**

Béatrice Reverdy. La pudeur: de la morale à l'éthique. Entre secret et écriture: exil et mélancolie, Université Paul-Valéry Montpellier 3, département de psychanalyse, labo CRISES, Jun 2024, Montpellier, France. hal-04630132

HAL Id: hal-04630132

<https://hal.science/hal-04630132v1>

Submitted on 1 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Béatrice Reverdy

Journée d'études cliniques, 15 mai 2024, UPV Montpellier 3

« La pudeur, de la morale à l'éthique. »

S'il y a une éthique de la pudeur, elle n'est pas une morale de la décence.

Le paradoxe de la pudeur

Il y a un point commun entre le secret et la pudeur : les deux, n'étant pas des concepts analytiques, tendent à n'être compris que comme le langage commun y invite. Pourtant, comme le secret, la pudeur s'entend dans un sens moins empirique, voire radicalement philosophique, si l'on songe à la pensée de Heidegger notamment. C'est entre ces deux acceptions que la psychanalyse a à se situer, quoiqu'à tout prendre la pensée de Lacan soit plus proche d'une approche philosophique que d'une conception psychologisante – l'analyse de ses rapports à l'ontologie fournira l'occasion d'y revenir.

« Il y a peu de distance entre la pudeur et le respect¹ », affirme Jacques-Alain Miller, car « comme la pudeur, le respect vise la castration² », ce qui est d'ailleurs l'essence même du respect : ainsi « respecter, peut-être serait-ce toujours respecter la castration³ ». Toutefois, une différence fondamentale distingue le respect de la pudeur : si les deux visent une conformité sociale attendue, leur *principe* n'est pas équivalent : le respect vient de l'extérieur, de conventions sociales dont on attend qu'elles soient appliquées, il relève de l'acte. Respecter, c'est faire exister la valeur de la prescription, c'est un acte de reconnaissance de la légitimité de ce qui est prescrit. C'est en ce sens que l'irrespect est toujours intentionnel. Il s'adresse à l'autre, absent ou présent, peu importe, en posant l'illégitimité de ce qui est attendu. Il a valeur d'offense, même indirecte.

La pudeur quant à elle suppose un principe tellement intériorisé qu'il forme la valeur morale de la personne, se confond avec elle. La pudeur relève d'abord d'une attitude envers soi, qui certes trouve son origine dans l'imprégnation sociale, mais semble d'abord concerner le sujet vis-à-vis de lui-même, et sa disposition à se régir. C'est pourquoi l'impudeur n'est pas

¹ Jacques-Alain MILLER, « Des semblants dans la relation entre les sexes », in *La Cause Freudienne*, n°36, Paris, Seuil, 1997, pp.5-6.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

manque de respect, mais elle le suscite de la part de l'autre : le manque de pudeur est vécu comme irrespectable par la dévalorisation de celui – de celle - qui en fait preuve, même innocemment. Tandis que le respect se rapporte à l'acte, la pudeur juge la personne. Finalement, l'impudeur semble toujours coupable de « mauvaises intentions » - celles que projette celui qui la vit comme un outrage adressé à sa personne. C'est pourquoi l'impudeur est d'abord féminine, en tant que projection du désir masculin qui renvoie à son objet sa propre responsabilité. « D'où l'on saisit que l'outrage peut prendre valeur érotique⁴ », conclut Jacques-Alain Miller – ce qui est évidemment à entendre autrement que comme une justification de l'outrage comme faveur érotique accordée à la victime, s'il faut le préciser.

Il y a un paradoxe de la pudeur : en voilant le corps, la pudeur fait signe : elle désigne. Elle cache pour mieux montrer, elle cache ostensiblement, comme Dora dissimule la lettre anodine aux yeux de Freud qui se laissera *duper* – nous y reviendrons - en en demandant le contenu. La *Lettre volée* en est le contre-exemple : l'exposition aux yeux de tous rend l'objet invisible. En voilant le corps, elle « constitue cette absence comme quelque chose, c'est-à-dire que l'acte de voiler crée, fait naître, surgir.⁵ » Elle chosifie l'absence, lui donne de la teneur, la « positive », la présentifie : l'absence n'est plus le simple négatif de la présence, mais se trouve chosifiée. Les diverses variations de la pudeur, dans l'art ou la littérature, l'ont illustré abondamment. « Et les témoignages d'hommes ne manquent pas, ajoute J.-A. Miller, que ce soit dans la littérature ou dans la clinique, pour qui la pudeur apparaît dans sa valeur phallique.⁶ » Ce n'est pas tant le voile que le voilage, l'acte de dissimuler, qui relève de l'érotique, car il laisse entrevoir que quelque chose est à cacher. « L'endroit le plus érotique d'un corps n'est-il pas là où le vêtement bâille ? », interroge Roland Barthes dans *Le plaisir du texte*. « C'est l'intermittence, comme l'a bien dit la psychanalyse, qui est érotique⁷ », poursuit-il. En quoi la nudité, pour exposer le corps, est moins érotique que la fente du vêtement, son « soulèvement », ouvrant l'espace de peau qui « scintille entre deux pièces⁸ », scintillement de corps érotisé qui joue la « mise en scène d'une apparition-disparition.⁹ »

Mais si l'érotique ne se réduit pas au dénuement, la pudeur ne relève pas non plus du vêtement en lui-même. Celui-ci n'est ici qu'accessoire : la pudeur est dans l'acte de voiler, et de ce fait « le voile de la pudeur peut, en effet, donner valeur de phallus, pour s'exprimer

⁴ Jacques-Alain MILLER, « Des semblants dans la relation entre les sexes », in *La Cause Freudienne*, n°36, Paris, Seuil, 1997, pp.5-6.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Roland BARTHES, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p.19.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

comme Freud, à n'importe quelle partie du corps, et là se démontre que le maniement du voile est phallicisant¹⁰ », résume J.-A. Miller. Par conséquent, la pudeur ne se limite pas à cacher l'absence de pénis chez la femme, comme Freud le pensait dans son article de 1932, présentant la pudeur comme une « vertu qui passe pour être spécifiquement féminine¹¹ », la femme « considérant ses charmes comme un dédommagement tardif et d'autant plus précieux à sa native infériorité sexuelle¹² ». C'est donc selon Freud « l'envie du pénis qui provoque la vanité corporelle de la femme¹³ », mais il est difficile de le suivre lorsqu'il s'improvise paléoanthropologue à la lumière du *Penisneid*, théorie qu'il reconnaît pouvoir sembler « fantaisiste¹⁴ » mais à laquelle il dit tenir comme à une « idée fixe¹⁵ » : l'invention du tissage est attribuée aux femmes, comme manière d'inventer le voile de leur pudeur, inspiré par le « motif inconscient¹⁶ » inscrit dans la nature qui « elle-même aurait fourni le modèle d'une semblable copie en faisant pousser sur les organes génitaux les poils qui les masquent¹⁷ ». Il semble bien difficile de suivre Freud dans cette divagation assez confuse, qu'il justifie par le fait que « les femmes n'ont que faiblement contribué aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la civilisation¹⁸ », préoccupées qu'elles étaient de l'invention du voilage de leur sexe impudique...

S'il est un fait indubitable que les femmes n'aient occupé que des rôles secondaires dans le domaine des inventions, est-ce bien à l'anatomie qu'il faille l'imputer ? L'argument est aujourd'hui bien problématique, et au-delà de son caractère « daté », le recours à l'anatomie – de se confondre avec « le destin » - rend secondaires les facteurs sociaux et naturalise le féminin. Le présupposé freudien de la castration effective de la fille, marquée par l'absence d'organe sexuel apparent, sera repensé par Lacan qui, à travers la distinction entre castration, frustration et privation, distinguera sexualité, d'anatomie.

Que la pudeur soit « naturellement », c'est-à-dire anatomiquement féminine, sonne aujourd'hui comme une injonction morale dont la condition féminine fait les frais grandissants, les diverses idéologies prêtes à rappeler les femmes à leur « devoir de pudeur » restant promptes à sortir de leur sommeil. Et surtout, l'assertion est hors propos si l'on

¹⁰ Jacques-Alain MILLER, « Des semblants dans la relation entre les sexes », in *La Cause Freudienne*, n°36, Paris, Seuil, 1997, pp.5-6.

¹¹ Sigmund FREUD, « La féminité » [1932], in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p.80.

¹² *Ibid.*, p.79.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p.80.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

distingue la morale de l'éthique. Car quel est le statut de cette absence qui fait la teneur de la pudeur, si ce n'est pas l'absence d'organe extérieur qu'il s'agirait de masquer ?

Le corps phallicisé

Si l'érotique est le lieu du désir, celui-ci suppose le manque qui est à son fondement. C'est en ce sens que la pudeur « phallicise » le corps : elle en souligne ce qui manque et en nourrit le désir, le phallus désignant ici le signifiant du manque de signifiant, le manque qu'aucun signifiant ne peut venir combler. C'est en ce sens que le désir est toujours phallique, sémiotique, dira parfois Lacan, rappelant que le manque est inscrit en l'homme par son appartenance même au langage, avant même tout accès à la parole. Le voilage du corps semble le dissimuler, mais attire l'attention sur ce qui s'y cache, et qui n'en relève pas : la pudeur ne cache *rien* – [ne] « cache rien », ce même rien qui, dans le rapport anorexique à la nourriture, s'affirme positivement : ne rien manger est plutôt « manger rien ».

Au « manger rien » de l'anorexique, on pourrait analogiquement superposer le « montrer rien » de la pudeur. Et il n'est pas dû au hasard que le corps de la pudeur et celui de l'anorexie soient tous deux des archétypes de la phallicisation du corps.

Car l'anorexie « n'est pas un *ne pas manger*, mais un *ne rien manger*. J'insiste – cela veut dire manger rien.¹⁹ » Ne pas manger n'est qu'une « négation de l'activité²⁰ ». L'acte de manger est le même, sauf qu'il est ici nié, suspendu par la négation qui s'y applique. Ne rien manger, ou plus précisément « manger rien », n'est pas la négation de l'acte mais celle de l'objet. La liberté que Lacan n'hésite jamais à prendre face à la logique aristotélicienne rend compte de cette formule, qui place la négation non sur l'acte mais sur l'objet. Allons jusqu'à dire que l'anorexique mange, mais son action de manger a pour objet le « rien ». Or, « rien, c'est justement quelque chose qui existe sur le plan symbolique²¹ », remarque Lacan. Car manger le rien, c'est faire place à l'absence, au manque. C'est en quelque sorte tenter de rendre à l'absence sa positivité.

De même, la pudeur objective le rien qu'elle fait mine de cacher, rendant ostensible que quelque chose serait à cacher par un acte de dissimulation qui, paradoxalement, attire le regard. Dans les deux cas, l'absence est « savourée comme telle²² » : c'est « de cette absence savourée » que l'enfant anorexique « use vis-à-vis de ce qu'il a en face de lui, à savoir la mère

¹⁹ J. LACAN, *Le séminaire, livre IV. La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p.184.

²⁰ *Ibid.*, p.185.

²¹ *Ibid.*, pp.184-185.

²² *Ibid.*, p.185.

dont il dépend²³ ». Le geste de la pudeur renverse en un sens l'intrusion du regard : en s'en cachant, la pudeur fait signe vers un « rien », qui sans ce geste serait peut-être resté invisible au regard de l'autre. Elle signale que quelque chose serait à voir, là même où le regard n'aurait rien vu : elle pointe l'objectivation de ce « rien ». Rien *n'est* à voir, mais il y a un « rien » qui mérite attention.

Finalement, la pudeur semble toujours « fausse », ou pour le moins « faussée » : si l'on dégage de l'expression la dimension morale qui ne fait pas sens ici, la « fausse pudeur » est la pudeur tout court. Il y a dans le rapport du geste de la pudeur à son objet quelque chose qui ne peut que relever du « faux », non pas au sens de la fausseté morale – qui supposerait une certaine duplicité - mais en celui de l'erreur logique : la pudeur pointe un « rien » dont elle veut faire une chose, un « rien » auquel elle donne la consistance d'un objet. Quel est ce « rien » que l'anorexie oppose à la toute-puissance maternelle, et duquel la pudeur joue ? Quel existant autre que le phallus, signifiant du manque de signifiant, peut-être à la fois « rien », et tellement important pour que ce « rien » mérite qu'on le désigne, quitte à le rejouer dans son corps ?

Pudeur et honte

Si la psychanalyse « instaure [le secret] dans un nouveau registre²⁴ », c'est aussi en inscrivant la pudeur dans un autre champ que celui de la morale, celui d'un rapport à l'être que nous ne qualifierons pas de plus profond.

En effet, en un premier sens, la pudeur est articulée « à la honte ou au dégoût²⁵ », note Guy Poblome. Elle « cache un *plus-de-jouir* qui ne peut s'avouer. Elle est brandie au nom de la morale, « cache-misère de l'obscénité du plus-de-jouir ». ²⁶ » Cette pudeur est à dépasser dans la cure, elle est celle qui inciterait l'analysant à la dissimulation, même involontaire. Par ses racines latines, la pudeur se rattache à la honte : *pudere* signifie à la fois avoir ou causer

²³ J. LACAN, *Le séminaire, livre IV. La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p.185. L'enfant « renverse sa relation de dépendance, se faisant, par ce moyen, maître de la toute-puissance avide de la faire vivre, lui qui dépend d'elle. Dès lors, c'est elle qui dépend par son désir, c'est elle qui est à sa merci, à la merci des manifestations de son caprice, à la merci de sa toute-puissance à lui. » (J. LACAN, *Séminaire IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p.187.)

²⁴ Christian DAVID, « Le cauchemar d'un curieux », in *Du secret*, Nouvelle revue de psychanalyse, Paris, Gallimard, numéro 14 automne 1976, p.262.

²⁵ Guy POBLOME, « Tenir le fil du bien-dire », *L'Hebdo-Blog*, publication de l'École de la Cause freudienne, de l'Association de la Cause freudienne et des Centres Psychanalytiques de Consultation et de Traitement, publication du 22 novembre 2020, disponible au https://www.hebdo-blog.fr/tenir-fil-bien-dire/#_ftn1

²⁶ Patrick MONRIBOT, « La pudeur originelle », *Quarto*, n°90, juin 2007, p.36.

²⁶ Patrick MONRIBOT, « La pudeur originelle », *Quarto*, n°90, juin 2007, p.36.

de la honte, comme l'allemand *Scham* désigne pudeur, et comme le grec *aidôs* évoque la honte ainsi que l'honneur et la modestie. Le verbe *αἰδέσθαι*²⁷ signifie « avoir de l'*aidôs* » et, par conséquent, « se comporter, agir, mu par l'*aidôs* qui vous saisit.²⁸ » Ulysse, alors que Démococos²⁹ chante un épisode de la guerre de Troie, se met à pleurer, et, « mû par l'*aidôs* », cache son visage sous un pli de son vêtement. « Il éprouvait de l'*aidôs* devant les Phéaciens, en sentant des larmes sourdre de ses yeux³⁰ », et dissimule ses larmes car son émotion lui semble déplacée devant ses hôtes. Selon les emplois du terme, l'*aidôs* évoque la pudeur ou la honte, le respect ou la crainte. Quant à l'hébreu, l'étymologie se fait particulièrement signifiante dans une perspective analytique, puisque la pudeur et le manque dérivent d'une même racine³¹.

Sous cet aspect, la pudeur est « à démasquer par l'analysant dans sa cure comme index aussi bien que voile d'une « jouissance par lui-même ignorée³² », selon les mots de Freud quand il évoque la grimace de l'homme aux rats qui lui raconte le supplice fantasmé.³³ » Cette pudeur-là est liée à la culture, à l'éducation, à la morale donc, et au symbolique.

Mais en un second sens, c'est « au réel, à l'inconscient réel³⁴ » que s'articule un autre statut de la pudeur. En effet, si l'obscène consiste à prétendre montrer ce qu'il est impossible de montrer, la pudeur prend alors une dimension ontologique, qui ne consiste plus seulement en une conduite socialement adaptée. La pudeur porte alors en elle un rapport à l'être, qui consiste à admettre qu'il y a, non seulement du non-dévoilé, mais du non-dévoilable, autrement dit, de l'absence dans toute présence. La pudeur comme motif de la honte semble alors ouvrir une « hontologie³⁵ », qui dégage la honte de sa dimension d'affect. Si la pudeur

²⁷ *Aideísthai*.

²⁸ Jean RUDHARDT, « Quelques remarques sur la notion d'*aidôs* », in *Kêpoi, De la religion à la philosophie. Mélanges offerts à André Motte*. Sous la direction de Edouard Delruelle et Vinciane Pirenne-Delforge, Liège, Presses universitaires de Liège, pp.1-21.

Publication sur OpenEdition Books : 18 juin 2013, ISBN numérique : 978-2-8218-2899-5, DOI : [10.4000/books.pulg.1076](https://doi.org/10.4000/books.pulg.1076) . Année d'édition : 2001. En ligne au <http://books.openedition.org/pulg/1084>

²⁹ DEMODOCOS est aède à la cour d'Alcinoos et apparaît au chant VIII de l'épopée.

³⁰ HOMERE, *Odyssée*, VIII, 86. Autre exemple d'*αἰδέσθαι* suivi d'un participe : Hom., XXIV, 503 sq.

³¹ Sur le rapport de la pudeur à la perspective monothéiste, voir l'ouvrage de Delphine HORVILLEUR, *En tenue d'Eve, féminin, pudeur et judaïsme*, Paris, Grasset, 2013.

³² S. FREUD, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : L'homme aux rats », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 207.

³³ Guy POBLOME, « Tenir le fil du bien-dire », *L'Hebdo-Blog*, publication de l'École de la Cause freudienne, de l'Association de la Cause freudienne et des Centres Psychanalytiques de Consultation et de Traitement, publication du [22 novembre 2020](https://www.hebdo-blog.fr/tenir-fil-bien-dire/#_ftn1), disponible au https://www.hebdo-blog.fr/tenir-fil-bien-dire/#_ftn1 Cite Patrick MONRIBOT, « La pudeur originelle », *Quarto*, n°90, juin 2007, pp.34-38.

³⁴ Albert NGUYEN, « Note sur *Effraction de la pudeur* », in *Champ lacanien* 2017/1 (N° 19), Éditions EPFCL-France, p.169. Cf *Effraction de la pudeur, Quand la violence politique fait rage*, sous la direction de Claire CHRISTIEN-PROUET, Toulouse, Erès, Centre Primo Levi, 2016.

³⁵ Jacques LACAN, « Radiophonie », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.426.

est, pour paraphraser Heidegger, celle de l'être, la honte est constitutive d'un sujet qui porte l'insoutenable secret du « rien » qui le fait sujet.

En termes analytiques, le champ du symbolique laisse par défaut se manifester l'impossible du réel, qui lui échappe et le sous-tend à la fois. Comme chez Heidegger, il y a une pudeur de l'être, qui ne se donne qu'en se voilant, qu'en se cachant dans son mouvement même d'apparition. Il ne s'agit bien-sûr pas ici de la pudeur liée à la culture, aux conventions, au symbolique si l'on entend par là les normes sociales qui règlent l'univers symbolique qu'est le monde humain. La pudeur dont il s'agit ici est liée au réel, à l'« inconscient réel.³⁶ »

Cette pudeur de l'être est celle du réel, qui se définirait de sa négativité : il est l'impossible, ce qui ne parvient pas à entrer dans le moule du symbolique, ce qui échappe à la rationalité du langage et dont *lalangue* garde pourtant émergence par les trous du langage. Pourtant, comme le secret qui lui est donc intimement lié, il ne doit pas se réduire à sa négativité. Ce serait faire du secret un « ne pas³⁷ », note J. Derrida. Or il y a du secret « avant toute négativité³⁸ ». Car le réel, comme le secret, n'est pas de l'ordre de la parole : le secret n'est pas un « se taire », le réel n'est pas un « non-symbolique ». Il faut, poursuit Derrida, envisager un secret premier, un secret défini comme « ce qui ne répond pas³⁹ », non pas parce que la réponse est interdite ou impossible, mais plus encore, parce que l'« élément de la parole⁴⁰ » n'est pas celui du secret – ni celui du réel, poursuivrons-nous. L'évolution de la conception lacanienne du réel semble aller en ce sens, celui de rendre au réel sa positivité.

De l'heureux ratage

La pudeur ne s'oppose-t-elle pas à la perversion, plus qu'à l'obscène ? La pudeur dans ce second statut n'est pas articulée à un plus-de-jouir, mais à un « moins », précisément celui du non-rapport entre les sexes. La pudeur empêche l'« accès direct à cette béance impossible du sexuel⁴¹ ». Cette pudeur-ci est « essentielle à produire⁴² », dit Lacan dans *L'Éthique de la psychanalyse*. Elle est même, nous y reviendrons, « la seule vertu [...] s'il n'y a pas de

³⁶ Albert NGUYEN, *op. cit.*, p.169.

³⁷ Jacques DERRIDA, *Répondre - du secret*, Séminaire (1991-92), Paris, Seuil, 2024, p.37.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p.40.

⁴⁰ *Ibid.*, p.38.

⁴¹ Patrick MONRIBOT, « La pudeur originelle », *Quarto*, n°90, juin 2007, p. 35.

⁴² J. LACAN, *Le Séminaire, livre VII. L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Puf, Paris, Seuil, 1986, p. 345.

rapport sexuel, [...]»⁴³ », reprend-il encore quatorze ans plus tard dans le séminaire XXI, *Les non-dupes-errent*.

Contrairement à l'obscène, loin de prétendre montrer l'immontrable, la pudeur admet que le réel, celui de la castration, de la jouissance, de l'inconscient, ne se livre jamais totalement, et qu'il y a un « invu », remarquait Jean-Daniel Causse, « comme on parle d'un « insu » à propos du savoir, ou plus exactement un « impossible à voir » qui ouvre le désir à sa propre capacité de désirer.⁴⁴»

Comme il reste un point « invu » dans l'image, il y a de l'insu dans toute pensée, même la plus authentique, car la vérité ne peut se dire *toute*. Elle n'est jamais que « mi-dite », insiste Lacan, qui rappelle que le « *strictement vrai* n'est jamais vrai qu'à moitié, qu'on ne peut - le vrai - jamais que le *mi-dire*.⁴⁵ » Le fait de « ne pas la pousser jusqu'au bout, de ne faire que la mi-dire », est la « condition » d'accès à la vérité, que le séminaire précédent définissait déjà comme « ce qui ne peut pas se dire.⁴⁶ »

Dans cette logique du désir, qui admet la part secrète de toute image comme de toute vérité, l'éthique de la pudeur se distingue d'une morale du respect, en ce qu'elle ne vise pas le bien mais le vrai, comme toute éthique digne de ce nom d'ailleurs – car le fait que la vérité soit condamnée à se mi-dire n'empêche pas l'analyse et son éthique de la viser. Une éthique de la pudeur se justifie donc du rapport même à la vérité : elle n'est jamais dévoilement radical, et le terme même de dévoilement qui suppose un reste derrière le voile est problématique.

C'est pourquoi Maurice Blanchot propose d'atteindre un mode de « manifestation » qui ne serait pas celui du voilement / dévoilement⁴⁷ - mode qui, note J. Derrida, ne convient d'ailleurs pas au secret non plus, secret qui, précisément, « excède le jeu du voilement / dévoilement.⁴⁸ » Même « dévoilé », il garde son potentiel de secret et d'entre-soi. Et à l'inverse, il suppose même sa « révélation » pour prendre valeur de « secret » : que serait en effet un prétendu « secret » que radicalement personne ne connaîtrait ?

⁴³ J. LACAN, *Le Séminaire, livre XXI. Les non-dupes-errent*, leçon du 12 mars 1974, inédit.

⁴⁴ Jean-Daniel CAUSSE, « Entre voilement et dévoilement : une éthique du désir », in, Marie-France Badie, Michèle-Caroline Heck, Philippe Monbrun (éd.), *La fabrique du regard*, Paris, Michel Houdiard éditeur, pp.46-52.

⁴⁵ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XXI. Les non-dupes errent*, inédit. Séance du 12 mars 1974, p.165. Disponible en ligne sur le site <http://staferla.free.fr>

⁴⁶ J. LACAN, *Le séminaire, livre XX. Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.85.

⁴⁷ Maurice BLANCHOT, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p.41.

⁴⁸ Jacques DERRIDA, *Passions. L'offrande oblique*, Paris, Galilée, 1993, p.63. Cité par Ginette MICHAUD, *Tenir au secret (Derrida, Blanchot)*, Paris, Galilée, 2006, p.95.

Il en va de même de la vérité, du secret et du réel : ni la vérité, ni le secret ni le réel ne se dévoilent jamais absolument, mais il faudrait entendre cette réserve – cette pudeur – non pas en terme quantitatif, mais dialectique, ce qui rejoindrait le sens de l'*alètheia* heideggérienne. Certes, il y a un *reste* au dévoilement, mais cela tient à la manifestation même qui fait exister le secret, la vérité, comme le réel. Plutôt s'agit-il alors de reconnaître la part d'« indévoilable » du réel, expression pléonastique qui revient à la part du réel même.

La définition du réel suppose donc la pudeur, non pas comme une attitude attendue, mais par son mode même de manifestation. La réserve lui est consubstantielle, au moins pour celui qui, par son rapport au langage, a trouvé le moyen de s'en protéger, a su en « retenir l'élan⁴⁹ » qui emporte le sujet psychotique. C'est pourquoi Colette Soler remarque que « si le noyau du symptôme vient du Réel hors sens de la langue obscène, il ne peut se résoudre que par ce même Réel.⁵⁰ » Une éthique du désir ne peut avoir d'autre vertu que la pudeur. Lacan ne se fait en rien moraliste lorsqu'il déclare, dans le séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, en cette leçon du 12 mars 1974 : « la seule vertu, s'il n'y a pas de rapport sexuel, comme je l'énonce, c'est la pudeur.⁵¹ »

⁴⁹ Cf note 281, où la formule a été mise en relation avec l'interprétation de la schizophrénie par Jean Oury.

⁵⁰ Colette SOLER, « La langue, traumatique », *Lacan, l'inconscient réinventé*. Sous la direction de Soler Colette, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p.38.

⁵¹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XXI. Les non-dupes errent*, inédit. Séance du 12 mars 1974, p.167. Disponible en ligne sur le site <http://staferla.free.fr>